

C'est renversant !

C'est le claquement des volets qui me réveille ce matin. Il fait un temps effroyable.

La pluie martèle les carreaux, le vent siffle et souffle.

A l'idée d'affronter ces bourrasques, je me recroqueville un peu plus sous la couette

Il faisait un temps effroyable, ce matin !

L'eau tombait et s'étalait sur la terrasse comme si l'on déversait des seaux.

Zut qu'il faille sortir, et si je prenais un jour de congé après tout ?

J'ai encore un peu de temps pour profiter de la douceur des draps, j'arrête le réveil.

Allez, encore deux minutes à écouter la pluie qui tambourine sur les vitres et je me

lève ! Je fais le chat, je ronronne, je m'étire, je baille à m'en décrocher la mâchoire

(Excellent contre les rides du sommeil) et replonge illico dans les bras de Morphée.

Deux bonnes heures plus tard, des coups de butoir intempestifs secouent ma porte

tandis que la sonnerie de mon portable retentit inlassablement. Je saute du lit,

m'enroule dans mon édredon et choisit d'aller ouvrir car la tempête sévit encore.

C'est le facteur qui dégouline devant l'entrée, un paquet sous le bras. Indifférent à mon accoutrement, il me tend un document et un stylo.

- Un paquet pour vous madame, veuillez signer là.

Je ne me souviens pas d'avoir commandé quoi que ce soit mais le temps n'est pas à la réflexion, au propre comme au figuré. La pluie entre en trombe dans mon

entrée et le téléphone continue de sonner. Je dépose mon paquet, aux dimensions d'un boîte à chaussures, sur le guéridon et m'empresse d'aller répondre.

On m'attend impérativement au bureau. Cette livraison me sort de l'esprit occupé car j'ai deux bonnes heures de retard à me faire pardonner.

Le soir je décide de m'occuper de ce paquet inattendu. J'hésite à l'ouvrir, il ne m'est pas destiné. Mon imagination travaille.

Si c'était un objet de valeur ? Un colis empoisonné ? Une mauvaise blague ?

- Arrête ton cinéma ma vieille, tu lis trop de romans

Titillée par la curiosité, je me décide à l'ouvrir. Je crois reconnaître mes noms et adresse au travers des coulées d'encre délavée par la pluie. Néanmoins, je prends mille précautions pour dénouer la ficelle qui l'entoure, pour déplier le papier d'emballage déjà défraîchi par les intempéries du matin car, évidemment, je n'ai pas l'intention de le garder.

Je découvre, protégés par du papier de soie, une magnifique paire d'escarpins. En verni rouge écarlate avec des talons de dix centimètres, terminés par des pointes dorées. Aussitôt surgit une image venue de ma petite enfance, celle d'un couple qui évolue sur un parquet ciré. Je ne vois que les jambes. Celles de la femme bien galbées, gainées de soie au pieds cambrés dans ses escarpins. Celles de son cavalier sont habillées d'un pantalon noir au plis impeccable avec un liséré plus clair sur les côtés ses pieds sont chaussés de mocassins vernis noir et blanc. D'autres couples évoluent avec autant de grâce au rythme de la musique. Le bandonéon Un air de tango résonne dans ma tête, aussitôt, interrompu par mon fou rire. Je danse comme une cruche, je n'ai jamais porté de chaussures à talons hauts évitant ainsi de me grandir davantage. Et j'adore marcher pieds nus.

Que signifie tout ceci ? Je m'empresse de replacer les chaussures dans leur emballage puis je me ravise. Et si je les essayais ? Sur le tapis de la chambre, je ne risque pas de les abîmer.

Un pied, puis l'autre. Le cuir est souple. Je fais quelques pas hésitants jusqu' à la penderie, j'avance, recule, effectue un entrechat. Sont-ce mes jambes que je vois là dans le miroir ? C'est vrai qu'elles en sont embellies surtout si j'enfilais une paire de bas. Je n'en possède pas, je n'ai pas davantage de robe.

Et puis quoi encore, ma vieille, tu veux une marraine, une citrouille, un prince charmant ? Tu as passé l'âge des contes de fées.

Avec une pointe de regrets, j'écoute la voix de ma raison, retire les chaussures, les replace dans la boîte. J'aviserais demain.

Le lendemain, samedi, je me rends au bureau de poste à l'ouverture. Pas d'adresse d'expéditeur pas question de reprendre le colis. La Poste n'est pas un entrepôt

d'objets égarés, livrés importunément, d'ailleurs ce un colis est nominatif. Il me reste la solution de me rendre dans tous les magasins de chaussures de la ville, en espérant bien sûr que ce colis ne vienne pas de l'autre côté du pays. Je rentre bredouille et exténuée. Je dois absolument restituer ses chaussures sous peine de devoir supporter jour et nuit cet air de tango qui tourne continuellement dans ma tête. Je poste une photo des chaussures dans leur écrin, sur ma page Facebook. Mis à part 64 – J'aime – quelques boutades et autres commentaires insignifiants, rien de ce côté-là !

Les jours passent sans m'apporter la clé de l'énigme. J'ai posé la paire de chaussures au pied de la penderie et de temps en temps, je ne peux m'empêcher de les enfiler et de faire quelques pas.

Un beau matin, le 28 mai exactement, à la boulangerie, une affiche attire mon attention et pour cause ! Elle représente des couples sur une piste de danse. Coïncidence ? Elle annonce le festival du tango pour le weekend prochain sur la grande place de la ville.

Là se trouve peut-être la clé du mystère, sinon je trouverai peut-être quelqu'un à qui offrir ces chaussures encombrantes.

Le samedi soir, je me rends bien sûr sur la place. Le printemps nous a gratifié d'une journée quasi estivale, il y a beaucoup de monde installé aux terrasses des cafés nombreux autour de cette place célèbre de Bruges. De la ruelle qui débouche sur la place, j'entends déjà les airs de bandonéon, de basses et violons. Je reconnais enfin l'air qui me trotte dans la tête jour et nuit La Cumparsita

-ADIO MOUCHACHOS. [Los Muchachos](#)

Et subitement me revient à l'esprit, l'image de deux jeunes enfants qui tentent d'imiter les grands. Le garçonnet a une tête de moins que la fillette mais il lui enserme la taille fièrement et lève les yeux vers sa cavalière. Mon dieu que c'est loin cela, trois décennies au moins. Le petit garçon s'appelait Pedro, c'était le fils des personnes avec qui mes parents avaient sympathisé lors de vacances en Espagne. Nous avions sensiblement le même âge. Cinq ou six ans ? Je me souviens qu'il avait des yeux magnifiques. Je crois que nous avons dû nous rencontrer deux étés de suite. Pourquoi est-ce que ce souvenir me revient de façon aussi vivace ? Je déambule autour de la place, le sac en toile qui contient les chaussures, en bandoulière sur mon épaule. De nombreux couples évoluent sur le plancher patiné et placé à cet effet au centre de l'espace. Personne n'a visiblement besoin de chaussures, et je ne sais pas danser. Je m'éloigne de la piste. Je trouve une place à une terrasse, commande un thé citron à déguster en savourant la musique et le spectacle.

Les musiciens font une pause afin de se rafraîchir, un homme grand et mince saute de l'estrade, il est vêtu d'une chemise en soie rouge, un pantalon noir coupé droit. Il semble chercher quelqu'un parmi les spectateurs. Quelle n'est pas ma surprise lorsque je le vois s'avancer vers moi tout sourire.

C'est à cause de ses yeux que je reconnais. Il a fini par grandir et lorsque je me lève je constate qu'il m'a dépassée Pedro, comment va-t-il fait pour me retrouver ?

Çà c'est une autre histoire.

Martine D